

ÉDOUARD SCHURÉ, LE FOUDROIEMENT WAGNÉRIEN

La mort d'Édouard Schuré, le 7 avril 1929, dans l'appartement parisien qu'il occupait au 90 rue d'Assas depuis soixante ans, a suscité des hommages nombreux et unanimes. Du *Figaro* au *Phare de la Loire* en passant par *La Petite Gironde*, *Le Soir*, la *Revue spirite* ou les *Études théologiques et religieuses*, l'auteur des *Grand Initiés* (1889) a été salué par la presse, en quelques lignes ou en de plus longues nécrologies. Personnalité discrète, qui ne s'adressait pas aux foules, on le voyait parfois à la fin de sa vie, avec sa grande moustache qui lui valut le surnom de Vercingétorix, se promener autour de chez lui, au jardin du Luxembourg. Bien que sa notoriété fût limitée, son influence de « grand initiateur » (Elie Richard, *Paris-Soir*) fut importante en France et à l'étranger, où il fut traduit en plusieurs langues ; il est pourtant resté méconnu, car sa « tendance à l'universalité n'est point pour faire les célébrités d'aujourd'hui » et « sa quête n'intéressait pas la foule ».

Presque aucun hommage n'ignore ses travaux sur Wagner et son rôle essentiel dans la diffusion de sa musique en France. Sa relation au Maître de Bayreuth revêtait une dimension d'autant plus forte qu'Alsacien, né à Strasbourg, il prit résolument le parti de la France en 1870, sans jamais rejeter pour autant son admiration envers celui qu'il appelait « le grand magicien ».

Il faut peut-être prendre cette expression au pied de la lettre, tant la découverte de Wagner a été pour Schuré un foudroiement

qui lui a révélé le monde invisible. Cette rencontre doit être considérée comme le déclencheur et le terreau de sa pensée et de son œuvre tournés vers les choses occultées. C'est lors d'un séjour à Munich en 1865, alors qu'il termine un travail d'étudiant, publié trois ans plus tard sous le titre *Histoire du Lied ou de la chanson populaire en Allemagne*, qu'il découvre *Tristan und Isolde*. Qui sait si, sans Wagner, Schuré aurait pris le chemin du spiritualisme et de l'occultisme, et ne serait pas plutôt resté sur celui de l'histoire, de la philologie et de la poésie? « Profondément ému », le jeune homme de 24 ans écrit immédiatement à celui qui vient, par son art, de bouleverser sa vie. Wagner partage sa lettre avec le roi de Bavière et commente : « Vous voyez que tout n'est pas perdu ». La réponse du *Wort- und Tondichter* est enthousiaste, et dès lors commence une intense amitié, rapidement transformée, mais pas détruite, par la guerre de 1870.

En 1866, Schuré épouse Mathilde Nessler, fille d'un pasteur et sœur du compositeur Victor Nessler. Ce n'est pourtant pas elle qui sera la confidente de ses émotions wagnériennes, mais, comme on le lira dans les pages choisies par Samuel Kunkel, Marguerite Albana Mignaty, sa muse, pour qui il s'est pris d'une intense passion à Florence en 1871.

Le premier texte wagnérien de Schuré paraît en 1869 dans la *Revue des Deux Mondes*, où il avait été introduit par Sainte-Beuve. L'année suivante, on le retrouve à Weimar auprès de Liszt, des Parnassiens et des Wagnériens Judith Gautier, Catulle Mendès, Auguste Villiers de l'Isle-Adam, pour les festivités du centenaire de Beethoven, suivies des *Müstervorstellungen* de quatre opéras de Wagner, qu'il doit hélas! manquer. Schuré se méfie des Mendès qui « essayent de [l]e brouiller avec Wagner », mais « ils n'y arriveront pas » : « que le blond Catulle essaye de se frotter à moi, il trouvera à qui parler ». Déjà, Schuré cherche à se différencier des « serviles adorateurs » parfois un peu idolâtres : « jamais je n'aurais pu devenir pour Wagner un de ces disciples

qui ne voient rien au-delà ni en dehors de lui et qui jurent *in verba magistri* ». Liszt l'invite alors à le rejoindre à Munich pour *Rheingold* et *Walküre*. Mais la guerre qui éclate fait tomber ces projets. La réaction de Schuré est immédiate : il choisit la France, au grand regret de Wagner qui aurait souhaité l'attirer vers l'Allemagne. « Mon admiration pour ce merveilleux artiste a été aussi entière que mon indépendance vis-à-vis de lui », écrit-il. Le positionnement d'Édouard Schuré est un exemple à méditer quand on cherche, encore aujourd'hui, à « dissocier l'œuvre de son auteur ».

C'est entre Barr (où il possède une maison) et l'Italie que Schuré achève *Le Drame musical*, son grand-œuvre wagnérien. Dans son journal intime, il note précisément les étapes de la rédaction du deuxième tome (*Richard Wagner, son œuvre et son idée*) : le 24 mars 1874, il achève le chapitre sur *Tannhäuser* ; du 8 avril au 15 mai, il séjourne à Florence où il commence celui sur *Lohengrin*, terminé le 26 juin ; le 30 août il achève celui sur *Tristan* à Venise, et le 14 novembre celui sur les *Nibelungen* à Barr ; l'année suivante, le 24 janvier, il termine le remaniement de celui sur les *Maîtres chanteurs*, et le 24 avril, il met un point final au tout : « *Aujourd'hui 24 avril 1875* j'ai écrit les dernières lignes de ma conclusion du Tome II (et dernier Dieu merci!) de mon livre sur le Drame musical. Ce moment marquera pour moi la fin d'un labeur immense, de souffrances et de peines sans nombre semées parfois de hautes joies. — Je respire un peu plus librement — Puisse ce moment dater pour moi une délivrance, une renaissance [...]. »

Le Drame musical était donc disponible en août 1876 pour l'inauguration du Festspielhaus de Bayreuth. Louis II écrira alors à Wagner qu'« il n'existe guère d'écrivains en dehors de Porges et de Schuré qui aient pénétré à ce point l'esprit de [ses] œuvres immortelles. » Il commençait alors seulement la brochure de Nietzsche.

*

Dans les premières lignes de son autobiographie, Schuré décrit « l'immense désir » et la « nostalgie impérieuse » qui ont dominé toute sa vie : « la réalisation complète du divin par l'Art ». Or, écrit-il, c'est bien Wagner qui lui en a montré la possibilité : « j'eus le sentiment d'avoir vu cet idéal réalisé sur le théâtre par la triple magie de la poésie, de la musique et du drame, sous la main d'un titan créateur. Impression profonde et foudroyante. Elle fut telle que, pour des années, je renonçai à toute production poétique ». Après la mort de Wagner, Schuré se lie d'amitié avec Rudolf Steiner, découvre l'anthroposophie et adhère à la Société théosophique, où ses drames sont même joués. En 1913, il est présent à l'inauguration du Goetheanum pensé par Steiner, sur la colline de Dornach, tout comme il avait fait l'ascension de celle de Bayreuth pour l'inauguration du Festspielhaus de Wagner en 1876.

Bien souvent dans l'œuvre foisonnante de Schuré plane l'ombre du « titan créateur » : ainsi *Les Grandes légendes de France* (1893), *L'Alsace française : rêves et combats* (1916) et *L'Âme celtique et le génie de la France à travers les âges* (1921), sont une façon de plonger dans l'identité française et ses mythes comme Wagner l'avait fait pour l'Allemagne. Revendiquant une identité alsacienne et française, Schuré, « Celte d'Alsace », pensait que Wagner, en raison de son rejet de la France, refusait de voir que *Tristan* et *Parsifal* avaient des origines celtiques.

La grande diversité des écrits de Schuré illustre, sur le fonds et dans leurs formes, la variété de ses passions : musique, théâtre, peinture, danse, littérature, religion, philosophie, théosophie, anthroposophie, spiritisme, occultisme, ésotérisme, celtisme... La même quête des forces universelles, spirituelles et occultes traverse ses poésies, ses romans (*L'Ange et la sphinge*, *La Prêtresse d'Isis*) et ses drames (*Vercingétorix*, *Les Enfants de Lucifer*, *La Roussalka*, *Léonard de Vinci*, *La Druidesse*, *Merlin l'enchanteur*),

mais aussi ses travaux sur l'Orient (*Sanctuaires d'Orient. Égypte, Grèce, Palestine*) et les grandes figures de l'histoire comme *Les Prophètes de la Renaissance (Dante, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Le Corrège)* et les *Femmes inspiratrices et poètes annonciateurs* (dont Cosima Wagner, Mathilde Wesendock, Marguerite Mignaty). Schuré, « Grand poète voyant », comme l'appelait Gabriele D'Annunzio, s'éloigne presque toujours du temporel — « c'était un spiritualiste convaincu, mais très éloigné du christianisme », remarque sobrement *La Croix* au lendemain de sa mort.

*

C'est un tout autre visage qui apparaît dans son journal intime et sa correspondance. Là il se montre en observateur concret, fin, profond et parfois mordant des événements historiques et artistiques auxquels il participe. Entre 1930 et 1933, Alphonse Roux, son légataire littéraire et dépositaire de ses archives, a publié trois articles sur les rapports entre Schuré et Wagner, dans lesquels il cite quelques extraits des lettres de Bayreuth. Il a même envisagé, avec l'autorisation de Winifred Wagner, un volume réunissant leur correspondance (augmentée de lettres de Cosima), les articles wagnériens de Schuré et des extraits de son journal. Dans les années 1960, Alain Mercier a pu utiliser les archives familiales et littéraires de Schuré, alors encore en mains privées, pour sa thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris X en 1971 (*Édouard Schuré et le Renouveau idéaliste en Europe*). Ces précieuses archives ont finalement été données en 1996 à la Ville de Strasbourg, par Jacques Roux, fils d'Alphonse Roux, grâce à l'entremise de l'écrivaine Gisèle Loth. Désormais conservé aux Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg, ville natale de l'écrivain, le très riche Fonds Édouard Schuré comporte des milliers de pages de lettres, de journaux intimes, de notes de travail et de brouillons encore largement

inédits, dont l'étude propose un aperçu unique et précieux sur plus de 60 ans d'histoire littéraire, artistique et spirituelle.

Avec Schuré, c'est tout un monde et sa mémoire directe qui, aux yeux de ses contemporains, disparaissaient. Gérard Bauer, qui voyait en lui le « dernier initié », raconte qu'il aimait l'écouter « avec une curiosité pleine de respect » parler de ces « temps bien lointains », et qu'il « racontait d'une voix douce et claire ses premières visites à Bayreuth, et se souvenait de Liszt au piano, de Richard Wagner, de Louis II, de tous les héros du drame wagnérien » (*La Petite Gironde*). Une fois, Schuré lui avait raconté une discussion qu'il avait eue avec Wagner au sujet de Baudelaire, qu'il ne connaissait que pour l'avoir lu : « Baudelaire, je sais bien qui il est. C'est un poète qui a écrit un livre de vers médiocre, mais un excellent article sur moi ! »

Alphonse Roux n'a pas publié la monographie qu'il envisageait sur Schuré et Wagner. Elle attend encore. Mais il revient à Samuel Kunkel de réunir, pour la première fois, des lettres et des témoignages inédits des visites du « Grand poète voyant » à Bayreuth, pour pénétrer l'intimité et les mystères du « grand magicien » qui lui ouvrit les portes mystérieuses de l'arrière-monde. Nul doute que Schuré en ait été non seulement un des prophètes, mais aussi, admis au cœur du cénacle wagnérien, un des observateurs les plus privilégiés. Ses observations aussi vives qu'intimes et toujours indépendantes, portent à n'en pas douter une lumière nouvelle sur la colline sacrée de Bayreuth, qui ouvrit ses portes au monde extérieur pour la première fois il y a 150 ans.

Nicolas Dufetel